

MADAME DE DURAS
MÉMOIRES DE SOPHIE

suivi de

AMÉLIE ET PAULINE

ROMANS D'ÉMIGRATION

(1789-1800)

*

Édition établie, présentée et annotée
par Marie-Bénédicte Diethelm



LITTÉRA

Éditions Manucius

LITTÉRATURE
Collection dirigée par Éric Marty

MÉMOIRES DE SOPHIE

DANS LA MÊME COLLECTION

Marc Hély

Le secret des désenchantées, 2004

Remy de Gourmont

Le livre des Masques, 2007

Arsène Houssaye

La mort de Voltaire, 2008

Octave Uzanne

La fin des livres, 2008

J.-K. Huysmans

Les Mystères de Paris, 2009

Balzac

L'Épicier - Le Notaire, 2009

Isabelle Rimbaud

Rimbaud mourant, 2009

Balzac

La femme de province, 2010

Collectif

La Revue Blanche, 2010

Marivaux

L'indigent philosophe, 2010

Henry James

Théophile Gautier, 2011

D.A.F. de Sade

Dissertation du pape Pie VI sur le meurtre, 2011

Guy de Maupassant

Les dimanches d'un bourgeois de Paris, 2011

Madame de Duras

MÉMOIRES DE SOPHIE

suivi de

AMÉLIE ET PAULINE

ROMANS D'ÉMIGRATION
(1789-1800)

*

Édition établie, présentée et annotée
par Marie-Bénédicte Diethelm



Festina Lente

Éditions Manucius

Extrait de la publication

Ouvrage publié avec le concours du Centre National du Livre

© Éditions Manucius, 2011
40, rue de Montmorency - 75003 Paris
www.manucius.com

PREMIÈRE PARTIE

C'est une grande erreur que de décorer du beau nom de *qualités*, ces mouvements involontaires de notre âme, ces mouvements purs sans doute, mais sans règle, sans frein, qui ont toute l'impétuosité des passions, qui font subir leur joug au caractère et réduisent sous leur obéissance les dons de l'esprit, les lumières de la raison, notre sagesse, nos principes et enfin tout ce qu'il y a de meilleur en nous-même. Plus on avance dans la vie, plus on est convaincu que le cœur de l'homme ne saurait contenir que des vertus ou des défauts, c'est-à-dire ce qui assure son bonheur, ou ce qui le détruit pour toujours¹.

Je naquis à une époque où la philosophie moderne avait déplacé toutes les idées et changé l'acception de tous les mots ; alors on vantait la bienfaisance aux dépens de la charité, alors on plaçait les qualités naturelles bien au-dessus des vertus. Le devoir avait été proscrit avec la religion et dans le code facile qui les avait remplacés, on recommandait la morale comme un moyen de bonheur. C'était une manière de faire couler doucement une vie qu'on avait dépouillée de l'espérance. Mais ces imprudents législateurs avaient mal compris la nature de l'homme et sa destinée. Ils n'avaient pas calculé que nous ne sommes pas sur terre pour être heureux mais pour mériter de le devenir et les funestes résultats de leurs doctrines ont prouvé qu'ils avaient autant méconnu et calomnié l'homme que la divinité elle-même².

J'avais reçu de la nature une profonde sensibilité, mon cœur passionné dans ses attachements, montrait un dévouement sans bornes aux objets de ses affections. J'étais vive, sincère, généreuse, incapable d'envie, on me loua dans l'enfance sur ces dispositions naturelles de mon âme et la pente de mon caractère fut décidée sans retour³.

Ma famille était une des plus considérables de France, elle jouissait à la cour des privilèges accordés au rang de prince étranger⁴, ces privilèges souvent contestés étaient un objet d'envie pour tous ceux qui avec les mêmes avantages de fortune, d'ancienneté ou d'illustration n'en jouissaient cependant pas.

J'avais deux frères ; l'aîné, d'un extérieur repoussant et infirme depuis sa naissance, avait été marié dès l'âge de quinze ans à une personne remplie de grâce, d'esprit et de beauté. La supériorité de ma belle-sœur avait effrayé

mon frère, il ne l'avait jamais aimée; il n'avait point d'enfants, on ne se flattait point qu'il dût en avoir⁵. Mon frère cadet, le prince Charles de B., était le modèle de la grâce et de l'amabilité de ce temps-là; facile par légèreté, doux par insouciance, jamais l'idée du devoir ne s'était présentée à lui, entraîné à dix-huit ans par le torrent de la dissipation et des plaisirs, il fallait lui savoir gré, comme c'était assez l'usage alors de toutes les folies qu'il ne faisait pas⁶. J'aimais ce frère, plus âgé que moi de six années, avec toute la vivacité et l'abandon de mon caractère, il était la première affection de mon cœur et l'objet de toutes mes pensées; quelques mots aimables, quelques souvenirs rapportés de ses voyages, étaient de sa part tout l'aliment de cette tendresse fraternelle. Mais dans la première jeunesse, les sentiments se suffisent à eux-mêmes, on est si riche de son propre fond! on supplée à tous les mécomptes, on remplit tous les vides, on dirait que comme le pélican on nourrit ses chimères de la substance même de son cœur⁷.

J'avais perdu mes parents lorsque j'étais encore au berceau⁸, et j'avais été élevée chez ma grand-mère, la maréchale de S., mon frère aîné se trouvait de nom seulement le chef de notre famille, mais ma grand-mère l'était en réalité, rien ne lui résistait. C'était une personne de beaucoup d'esprit et d'une grande ambition; son existence dans le monde avait été l'affaire de toute sa vie, son esprit, sa fortune, son rang, sa beauté, le choix de ses amis, ses défauts mêmes, tout avait concouru à l'établir. Sa considération était immense, elle l'avait fait servir à l'agrandissement de sa maison, et maintenant elle tenait le sceptre de la société, appuyant ainsi l'un sur l'autre ses deux empires⁹.

Une telle existence n'avait pu être acquise que par une vie de calcul, de dissimulation et d'habileté, opposée à la vérité du caractère, mais je n'ai réfléchi sur tout cela que beaucoup plus tard. L'enfance ne s'aperçoit que des défauts dont elle souffre; la colère, l'humeur, l'avarice la blessent, mais les caractères factices font souvent des dupes de ce qui les entoure, ils sont bons pour tous les jours, c'est dans l'occasion qu'ils manquent¹⁰.

À cette époque surtout, les formes présentaient l'apparence de tout ce qui était aimable, il fallait être *adoré*, aussi rien n'égalait la bonté, le désintéressement, la sensibilité dont on faisait l'étalage mais n'y a-t-il pas une sorte de cruauté à pénétrer dans le factice de ces sentiments? à déchirer ces voiles? n'est-ce pas déjà quelque chose pour le cœur humain dans sa misère que ces dehors? Ceux qu'on voulait tromper profitaient de ces apparences, accordons une louange à une époque où pour réussir, il fallait du moins présenter l'image de toutes les nobles et grandes qualités qu'on ne possédait pas¹¹. C'était peut-être pour faire plus d'illusion sur la fausseté de ces dehors, qu'on vantait avec tant d'emphase les charmes du naturel et de la simplicité. Une

jeune personne pour réussir devait être naïve, on lui passait même l'étourderie, on s'attendrissait sur un premier mouvement qui révélait le secret de son cœur, mais les nuances du tact étaient si fines, qu'il y avait un bon goût dans l'étourderie et une mesure dans le premier mouvement qu'il ne fallait jamais dépasser¹²; les juges de ces convenances étaient quelques femmes âgées, dont ma grand-mère était la principale. Ses arrêts étaient sans appel¹³; sa maison était le centre de réunion de tout ce qui était distingué dans tous les genres, une supériorité quelconque était un titre pour y être admis, et elle avait l'art de faire que tous ces différents mérites fussent flattés de se trouver ensemble. L'homme de lettres sentait augmenter son importance dans la société de l'homme d'État, et celui-ci aimait à se voir entouré de ces écrivains célèbres dans toute l'Europe, et dont après tout l'esprit, le jugement et les écrits disposaient alors de toutes les réputations¹⁴. Les opinions les plus opposées se rencontraient sans se heurter dans le salon de ma grand-mère car son talent était de diriger la conversation, et comme un pilote habile d'en éviter tous les écueils. Ce qu'elle ne souffrait pas chez elle, c'était la sottise ou le mauvais goût, mais on aurait dit que l'atmosphère de sa maison suffisait pour les chasser¹⁵. Personne n'avait la confiance¹⁶ de dire un mot déplacé devant elle, et un de ses vieux amis prétendait qu'elle exerçait sur les sots l'empire magique que les voyageurs attribuent au regard du serpent.

Ma belle-sœur demeurait chez ma grand-mère, mon frère aîné était censé y habiter aussi, mais il avait une petite maison au bout des Champs-Élysées presque dans la campagne¹⁷ où il passait sa vie, et il ne paraissait que rarement chez ma grand-mère, c'est-à-dire aux heures où je pouvais l'y voir, car ma grand-mère exigeait que ses enfants se montrassent régulièrement le soir chez elle, elle n'aurait pas souffert de leur part l'apparence de la négligence ou de l'oubli; du reste elle se contentait de ces dehors et on la trouvait facile à vivre parce que son amour-propre était exigeant et non pas son cœur.

Mon frère aîné avait recueilli les substitutions¹⁸ immenses de notre famille, mon frère Charles avait une part de cadet que ma grand-mère se promettait d'augmenter de toute sa fortune personnelle, car elle voulait fonder en lui une seconde branche de notre maison et lui donner le lustre et l'éclat convenable au nom qu'elle portait et à son rang dans le monde. Quant à moi, mon sort avait été décidé le jour de ma naissance¹⁹, je devais être abbesse de Remiremont, dignité presque héréditaire dans notre famille, et qu'une de mes tantes occupait en ce moment²⁰. J'avais été nommée chanoinesse de ce chapitre dès l'âge de sept ans, je devais être reçue un peu plus tard. En attendant j'habitais la maison de ma grand-mère et j'étais élevée par une gouvernante, mais on avait le projet de me mettre au couvent lorsque j'aurais douze

ans accomplis, je devais y faire ma première communion et y rester jusqu'au moment où j'entrerais dans le monde²¹.

Cette époque du couvent avait été comptée pour beaucoup dans mon éducation; toutes les fois que ma grand-mère sentait qu'elle allait trop loin dans son indulgence pour mon caractère ou mes sentiments, elle avait coutume de dire: le couvent corrigera cela, le couvent réglera cela²²; et, en attendant, elle s'amusait de la vivacité de mes impressions et de l'abandon de mes sentiments, de la véhémence de mes désirs. On aurait dit qu'elle considérait mon cœur comme une étude, qu'elle faisait des expériences sur une nature vraie que sans doute elle avait cessé depuis longtemps de trouver en elle-même, elle me ménageait des surprises, elle jouissait de mon émotion, elle se plaisait à me voir fondre en larmes sur un mot doux de mon frère, ou pâlir à une marque d'oubli ou d'indifférence de sa part²³. Hélas! le couvent ne devait pas régler ce cœur destiné à tant souffrir. Il lui fallait de plus grandes et plus sévères leçons!

Le couvent ressemble à ces médicaments dont il est dangereux de commencer l'usage quand on ne peut le continuer toute sa vie; la règle sans doute tranquillise l'âme, la monotonie engourdit nos facultés et nos douleurs, la vie religieuse peut conduire l'homme à la mort par une route sûre et paisible, mais celui qui ne fait que passer ne participe point à ces bienfaits, l'empire de l'habitude n'est puissant qu'à la longue, le calme, la régularité ne sont que de la solitude pour celui qui sait que cela va finir. Une vie de dissipation serait plus salutaire à une imagination vive et à un cœur susceptible d'exaltation que trois années de retraite passées dans l'intérieur d'un couvent²⁴.

Je gardai à Bonsecours²⁵ tous les défauts que j'y avais portés. Vive, confiante, passionnée, tous les rêves de mon imagination me plaçaient toujours dans une situation où ma vie serait consacrée à ce que j'aimais, le sort qui m'était réservé ne m'effrayait pas, j'en serais plus libre de me dévouer à mon frère. Je m'instruisais, j'ornais mon esprit pour lui paraître plus digne de sa confiance, pour mieux mériter son amitié! Mon caractère était tel, que sans ce but, il m'eût été impossible de rien apprendre; je ne trouvais ma force que dans mes affections, je ne valais quelque chose que par mon cœur; hors de là tout était apathie; ce qui ne touchait que moi, ce qui ne promettait de succès ou de profit qu'à moi ne m'inspirait qu'un profond découragement et un ennui insurmontable, mais j'apprenais à peindre pour donner à mon frère un joli tableau, je devenais musicienne pour chanter avec lui²⁶; il loua une fois la danse de ma belle-sœur, et je m'appliquai tellement à la danse qu'en peu de mois je parvins à être la meilleure danseuse de ce temps-là; croiriez-vous que pendant deux ou trois ans je ne vis que cinq à six fois l'objet d'un

attachement si tendre, mais je n'en étais pas malheureuse, j'inventais mille excuses plausibles, mon espérance était inépuisable, je devais toujours le voir le lendemain, et quand je l'avais vu, je vivais de cette visite pendant six mois, enfin je n'avais jamais été aimée et j'ignorais la jalousie.

J'avais quinze ans lorsque ma grand-mère me fit sortir du couvent pour me conduire à Remiremont. Je fus reçue chanoinesse²⁷ ; j'étais trop jeune pour habiter mon chapitre mais il fut décidé que je serais présentée l'hiver suivant et que j'entrerais alors dans le monde, on me nomma la princesse Sophie pour me distinguer de ma belle-sœur et j'eus chez ma grand-mère mon appartement et mes gens comme une jeune femme qui vient de se marier et qui ne va point encore seule²⁸.

Aucune intimité ne s'était établie entre ma belle-sœur et moi, elle était dans le monde depuis plusieurs années, m'avait longtemps regardée comme un enfant et, quoiqu'elle n'eût que cinq ans de plus que moi, cet intervalle à l'âge que nous avions alors était immense. Ma belle-sœur avait un esprit distingué, une grâce et une mesure parfaite, des manières séduisantes, il ne lui manquait aucun charme hors celui qui inspire la confiance. Les procédés de mon frère avaient compliqué sa position, elle avait été obligée de très bonne heure de calculer sa conduite et de composer son maintien, des chagrins qu'on ne peut avouer sont peut-être ce qui contribue le plus à détruire la simplicité du caractère, la dissimulation a quelque chose de contagieux, elle couvre toute l'âme dès qu'on essaie d'en voiler la plus petite partie, cependant ma belle-sœur était plutôt réservée que dissimulée, elle redoutait surtout les épanchements du cœur²⁹ ; elle les évitait avec adresse, elle répandait mille charmes dans la conversation, mais elle la maintenait toujours à l'extérieur des sentiments, comme ces nymphes du Tasse qui défendaient à Renaud l'entrée du bois sacré³⁰, elle faisait oublier par l'attrait de ses paroles qu'il y avait mieux au-delà. Un tel caractère ne pouvait me convenir car je ne comptais pour quelque chose dans la vie, que cette partie que ma belle-sœur cherchait sans cesse à en écarter ; j'essayai quelquefois de vaincre sa réserve, mais ces entretiens n'amenaient de sa part que des conseils qui me blessaient, parce qu'ils me semblaient partis d'un cœur qui ne me comprenait pas. Nous ne pouvions nous entendre, nos deux natures, comme ces substances que tous les efforts de la chimie n'ont jamais pu confondre, restaient sans affinités³¹. Cependant à l'extérieur on eût pu nous croire fort liées, les bienséances d'alors étaient des lois auxquelles on ne se dérobaît jamais, ma belle-sœur avait trop de bon goût pour n'être pas pour moi tout ce qu'elle devait être, elle me faisait valoir, elle s'occupait de mes succès, elle présidait à ma parure et elle mettait dans ses soins une légère nuance de maternité qu'autorisait,

disait-elle, son âge et son expérience, elle me menait quelquefois dans le monde, mais habituellement c'était ma grand-mère qui se chargeait de m'y conduire.

Je n'étais pas séduite par la dissipation et les plaisirs, mais j'en étais quelquefois étourdie et presque enivrée, car la bienveillance me charmait lorsqu'elle ressemblait à l'affection; cependant, au retour de ces fêtes où j'avais été louée sans mesure, où ma taille, ma figure, mon maintien avait été vantés avec cette exagération si à la mode alors³², je rentrais chez moi avec une sorte de tristesse involontaire, mon cœur était serré, je me demandais si c'était là tout le bonheur que je devais jamais connaître³³; j'aurais pu dire comme le poète anglais lorsqu'il veut peindre le vide des plaisirs de cette vie:

*The heart distrusting asks
If this be joy?*³⁴

Vers la fin de l'hiver où j'avais paru pour la première fois dans le monde, mon frère Charles tomba malade d'une fluxion de poitrine, je ne le quittai pas, tous les plaisirs furent oubliés, mon inquiétude ne connaissait pas de bornes, mon imagination voyait déjà ce frère chéri dans la tombe et je perdais le seul ami, le seul intérêt de ma vie³⁵; mes illusions sur son sentiment pour moi étaient encore toutes entières, il m'affligeait souvent, mais un mot, un retour, me faisaient oublier tous mes chagrins; et, en le voyant en danger, cette affection, la seule de mon cœur sembla redoubler de violence et croître avec mon inquiétude, il en fut touché et il me montra plus de tendresse qu'il ne l'avait encore fait, il semble qu'il y ait dans les sentiments quelque chose de la nature de l'électricité, les cœurs qui ne peuvent les éprouver eux-mêmes s'échauffent un moment par une impulsion étrangère, mais l'étincelle meurt bientôt d'elle-même faute d'aliment pour se nourrir³⁶.

Mon frère, le dixième jour de sa maladie, fut enfin déclaré hors de danger et il me sembla que je retrouvais aussi la vie, je ne pouvais me résoudre à le quitter, il fallait l'autorité de ma grand-mère pour me faire sortir de sa chambre. Il me semblait, dès que je le perdais de vue, que j'allais ne plus le retrouver.

Un matin que j'étais chez lui, on lui apporta ses lettres, il en regarda les adresses, en mit de côté plusieurs sans les ouvrir et voulut essayer d'en lire une qui semblait l'intéresser plus que les autres, il se sentit trop faible encore et comme il faisait obscur dans sa chambre: «Voyez, me dit-il, en me donnant cette lettre, ce sont des nouvelles de Grancey, il y a longtemps que je n'en ai eu, son silence m'inquiète, lisez-moi ce qu'il me mande.» Le marquis de Grancey³⁷ était l'ami intime de mon frère, ils étaient liés depuis le collège³⁸ et cependant le hasard faisait que je ne l'avais jamais vu. M. de Grancey n'avait